



Jour 6 Kizimkazi

Kizimkazi est mon village préféré à Zanzibar. Dès notre première visite une évidence s'impose: y revenir et séjourner une semaine dans cet hôtel basique surplombant la grande anse qui sert de port à de nombreux pêcheurs. L'atmosphère me convient parfaitement: le village est calme, les pêcheurs préparent leurs filets dans une mesure et taillent d'interminables bavettes, les éventuels touristes ne font que passer, la vieille mosquée veille sur les âmes de ce bout du monde et les jeunes jouent au foot avec les maillots des champions du monde de chez nous.

Je rencontre le Bob Marley local à qui je ferai nettoyer ma voiture de temps en temps, histoire de le remercier des innombrables séances de pose qu'il m'accordera afin d'enrichir sa page Facebook.



La sagesse et le côté immuable de l'Afrique imprègnent même les visages des jeunes filles que je croise lors de mes balades matinales de vieil insomniaque. Nous ne nous croisons qu'un instant, histoire de vérifier que nous sommes faits du même bois et que nos différences ne se construisent que sur les oripeaux de nos cultures antagonistes. Il n'est point besoin de parler lorsque l'on se comprend sans mots mais juste avec un petit sourire et un clic d'obturateur..



De la plage monte un petit sentier qui mène aux maisons disséminées dans la campagne. Devant chacune d'elles, un banc de pierre ou de ciment permet au promeneur de se reposer et aux habitants de s'y installer à l'ombre pour quelque tâche ménagère, écosser les haricots ou reprendre un vêtement déchiré. Voire pour y jouer aux osselets avec de vrais os d'animal non identifié par nos services. Les règles sont les mêmes que chez nous il y a plus de soixante ans. Ce qui me rassure complètement sur l'avenir du monde.



A Makunduchi, il existe un baobab au centre du village dont la circonférence mesure bien une douzaine de mètres. Décoré d'un vieil écran d'ordinateur, de quelques statuettes en bois et de plantes exotiques, il veille sur la place où un téléviseur donne des nouvelles du monde d'ailleurs. Les passants s'endorment sur des bancs de guingois, des fillettes passent pour aller faire des courses aux deux épiceries faméliques qui garnissent les alentours.

Je me sens bien et quoiqu'étranger, il me semble être à ma place.